

deux yeux, deux gros yeux sanglants de bête dévorante, qui se reflétaient sur les rails en filets de feu.

Instant suprême ! Dans vingt secondes le monstre allait passer... D'une brusque secousse Pierre parvint à se décamponner et à se coller contre le talus, hurlant.

— Gare, Jean Guillou ! ga...

Un broiement d'os et un cri d'agonie perdu dans le fracas assourdissant du train qui passe... un éblouissement...

Dans le fossé où Pierre Destroit, le cœur arrêté, les jambes cassées par le saisissement, s'était laissé glisser, à cinquante pas plus loin, une tête roula...

La locomotive, devenue l'instrument de la justice divine, avait vengé le crime qui échappait à la justice humaine.

MAXIME AUDOUIN



SOUS-LIEUTENANT J. D. CHARTRAND

(CH. DES ECORRES)

Tout Canadien semble apporter en naissant deux goûts bien prononcés : celui des voyages et celui d'être soldat. L'un, il le doit à ses ancêtres, qui étaient pour la plupart plus ou moins soldats. L'autre est dû à sa naissance dans un pays nouveau et encore aux trois quarts inhabité.

C'est pour ces raisons que nous retrouvons des Canadiens dans toutes les parties du monde, que nous les voyons découvrir plusieurs places en Amérique et fonder grand nombre de villes. C'est encore pour ces raisons, que nous voyons des Canadiens servir comme soldats dans diverses armées étrangères, surtout celles de la France et des Etats-Unis.

Partout, et dans toutes les circonstances, les Canadiens montrèrent qu'ils étaient les dignes descendants de leurs ancêtres, tous Gaulois.

De même qu'ils laissèrent des traces impérissables de leur passage à travers les forêts immenses du Nouveau-Monde, sur tous les grands lacs qu'ils parcoururent en tous sens, de même ils laissèrent un souvenir inoubliable de leur vaillance en versant leur sang sur maints champs de bataille. Bien souvent ils assurèrent, par leur courage seul, la victoire prête à fuir le drapeau qu'ils défendaient.

Que de beaux faits nous aurions à citer !

* *

Pour ne pas manquer à l'usage, M. le sous-lieutenant Chartrand, dont nous avons à faire la biographie aujourd'hui, a été à la fois voyageur et soldat, comme on le verra dans le cours des quelques notes biographiques qui vont suivre.

M. Chartrand est né à St-Vincent-de-Paul (les Ecorres), près de Montréal, en 1854, d'une famille composée de cinq garçons et deux filles, dont les uns résident encore au Canada, tandis que les autres demeurent maintenant aux Etats-Unis.

Il fit ses études au collège de Terrebonne, cette institution classique qui, dans sa courte existence, donna un si grand nombre d'hommes distingués. Cette institution, détruite il y a quelques années par un incendie et non reconstruite, était, comme chacun le sait un don généreux de la seigneuresse du lieu, Mme Masson.

Ses études terminées, de 1870 à 1872, M. Chartrand voyagea dans les Etats-Unis. Il revint au Canada, en 1873, pour prendre part à la campagne de la Rivière-Rouge. C'est là qu'il fit ses premières armes en défendant le drapeau anglais, et qu'il contribua à assurer la paix au Canada, un moment troublée par Riel et les Métis.

De 1874 à 1876, on retrouve M. Chartrand à

Montréal, où il occupe le double emploi de comptable et d'administrateur d'abord dans les bureaux du *Bien public* et en dernier lieu au *National*.

Tout en s'occupant d'une manière habile de l'administration des deux journaux que nous venons de nommer, notre jeune lieutenant cherchait à satisfaire ses goûts pour les armes. Et pour cela il ne crut devoir rien faire de mieux que d'entrer dans le 65^e bataillon de milice, dont il fut nommé capitaine et adjudant le 15 février 1876.

Le 29 août 1876, M. Chartrand part pour la France, avec le désir de s'engager dans la Légion étrangère. Après son admission à la Légion (1^{er} septembre 1877), il fit deux années de campagne contre les tribus arabes dans le Sud-Oranais.

Pendant ces luttes incessantes de chaque jour, car les Arabes ne laissent guère de répit aux Français, M. Chartrand fit des prodiges de valeur et obtint en conséquence de nombreux succès. A quatre années de service, il est nommé officier et plus tard sous-lieutenant porte-drapeau au 3^e zouaves. Dans les exercices de tir, il remporta plusieurs premiers prix pour son adresse au revolver et au fusil.

Depuis quatre ans, M. Chartrand est lieutenant-instructeur à l'école militaire de St-Hippolyte-du-Fort, département du Gard. C'est un poste de choix. Il sera décoré de la croix de la Légion d'honneur à la fin de cette année, à douze ans de service quand il en faut ordinairement vingt-six pour l'obtenir. De plus, il sera fait capitaine à quatorze ans de service, étant mis ainsi sur le même pied que les officiers ayant fait leurs études à St-Cyr.

Depuis son retour en France, M. le lieutenant Chartrand s'est allié à la descendante d'une des plus anciennes familles de Gascogne, petite fille du marquis de Latour-Latour et de la marquise de Fodoas, alliée aux Latour d'Auvergne.

De ce mariage sont nés deux charmants enfants.

* *

M. Chartrand a publié un grand nombre d'articles dans plusieurs journaux français, américains et canadiens, tant sous son nom que sous son pseudonyme (Ch. des Ecorres). Les lecteurs de la *Patrie* entre autres, ont remarqué depuis longtemps la finesse et la sûreté de coup d'œil dont M. Chartrand a fait preuve dans les divers écrits publiés par ce journal.

Une étude sur les *Cadres de l'infanterie*, parue dans la *Revue de l'infanterie*, a mérité à son auteur les éloges bien mérités de la presse française.

Expédition autour de ma tente, publié chez Plon, et *Saint-Maixent* édité par Lavauzelle, ont été bien accueillis du public lecteur. Le dernier de ces ouvrages en est déjà à sa dixième édition. Plusieurs autres livres paraîtront sous peu.

Comme nouveau fleuron à sa couronne littéraire, M. Chartrand a été admis membre de la Société des Gens de Lettres de France, le printemps dernier, sur le rapport et la proposition de MM. Jules Claretie (de l'Académie française), Paul Vibert et Philibert Audebrand.

* *

Nous n'avons plus qu'un mot à ajouter à ce que nous venons de dire, et ce mot nous l'adressons aux jeunes gens qui ont du cœur et de l'intelligence.

Nous venons d'écrire très brièvement la vie d'un jeune homme de trente-six ans qui, parti pauvre et ignoré du Canada, a su se créer en France une réputation enviable et dans les armes et dans les lettres. C'est au milieu du peuple français, où pourtant les grands hommes n'ont jamais manqué et ne manquent pas encore, qu'il a réussi à faire émerger son nom de l'ombre et à l'inscrire sur le péristyle du temple élevé à la mémoire des hommes utiles à leurs concitoyens. Quel beau trionphe, et combien il doit en être fier !

Ces brillants succès, il les doit à son travail constant, à son courage infatigable, à son amour insatiable de l'étude, à son légitime désir de faire honorer et aimer son pays d'origine, le Canada, en offrant à la France un littérateur et un soldat

de plus, pour la défendre et par la plume et par l'épée.

L'exemple du lieutenant Chartrand, nous l'offrons aux jeunes. A eux de le suivre et de s'efforcer de l'imiter. Quelques soient les succès qui couronneront leur travail, ils n'auront jamais à regretter les efforts faits pour satisfaire leurs nobles et généreux désirs.

Et lorsque la vieillesse viendra pour eux, comme elle est venue pour les autres, ils pourront se reposer heureux et satisfaits, car leur passé aura été glorieux et pour eux-mêmes et pour leurs compatriotes, et la mort en les touchant, ne viendra que mettre le sceau à leur immortalité.

G. H. Dumont

USAGES ET COUTUMES

Nos lecteurs trouveront peut-être quelque plaisir à être renseignés sur les règles du savoir-vivre qu'on professait, en Angleterre, vers 1664.

Il semblerait, d'après les prohibitions de la civilité britannique de cette époque, que les cavaliers du temps de Charles II n'eussent pas été des "miroirs d'élégance". Toutefois, il peut encore être avantageux, même en notre fin de siècle, de feuilleter le vieux livre anglais.

"Il est incivil, y est-il dit, de déployer ses bras dans de grands gestes, en parlant, ou de se les détirer, ou de les allonger vers ceci ou vers cela, ou encore de se les tordre.

N'agite pas tes lèvres pour te chanter un air à voix basse, ni ne fredonne pour toi-même, ni ne siffle, à moins que tu ne sois bien seul.

Ne bats pas du tambour avec tes pieds ou tes doigts.

Ne fais pas claquer tes dents, ne les frotte pas, ne grince pas des dents.

En toussant et en éternuant, tâche de faire peu de bruit. Ne soupire ni assez bruyamment, ni assez ostensiblement pour attirer l'attention des autres sur toi, à moins de grandes occasions douloureuses, où tu ne peux contenir ton chagrin. Si tu bâilles, ne gémis pas, comme cela arrive à plus d'un, et abstiens-toi de bâiller autant que tu le peux, surtout quand tu parles, car tu paraîtrais fatigué, ennuyé de la compagnie dans laquelle tu te trouves.

Quand tu te mouches, ne fais pas sonner ton nez comme une trompette.

Dormir quand quelqu'un parle, s'asseoir quand les autres sont debout, marcher quand les autres sont assis, parler quand il faut se taire ou écouter les autres, sont choses qui dénotent mauvaise éducation.

Quand tu t'assieds ne te croise pas les jambes, c'est indécent. Tiens-toi droit et ferme, joins les pieds et ne va pas les mettre l'un sur l'autre.

Ne ronge ni ne mordille tes ongles en présence des autres.

Ne secoue ni la tête, ni les bras, ni les jambes ; ne roule pas des yeux furibonds ou égarés. Ne lève pas un de tes sourcils plus haut que l'autre. Ne tords pas ta bouche, ne fais aucune grimace. Prends garde d'arroser de ta salive le visage de celui auquel tu parles ; ne t'approche pas trop près de lui.

Ne crache pas loin devant toi, ni derrière toi, mais sur le côté, à une petite distance et non du côté de ton compagnon, ni dans les fenêtres des maisons que tu longes (!!!) Aujourd'hui, défense de cracher d'aucune manière."

Nous avons fait depuis quelques progrès. Du reste, notre *civilité puérile et honnête* du dix-huitième siècle contient les recommandations aussi étonnantes... pour nous.

N'y proscriit-on pas l'usage de cracher dans la poche de son voisin et de se moucher à table avec sa serviette ?

Les hommes ont sans cesse besoin qu'on leur renouvelle les formes de la vérité ; ils ne comprennent plus ce qu'ils ont entendu trop longtemps. — Doudan.